



Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

1 | 2012

Le roman policier, littérature transatlantique / Maisons Hantées

Chastagner Claude, *De la culture rock*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011

Robert Delière



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/transatlantica/5721>

DOI : 10.4000/transatlantica.5721

ISSN : 1765-2766

Éditeur

Association française d'Etudes Américaines (AFEA)

Référence électronique

Robert Delière, « Chastagner Claude, *De la culture rock*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011 », *Transatlantica* [En ligne], 1 | 2012, mis en ligne le 06 janvier 2013, consulté le 04 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/5721> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transatlantica.5721>

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2021.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mise à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Chastagner Claude, *De la culture rock*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011

Robert Delière

- 1 Si le rock est avant tout affaire de musique, il est désormais considéré comme un phénomène culturel et, signe de cette promotion, il fait même l'objet d'attention de la part des universitaires. L'Université de Louvain consacre, par exemple, un cours entier à l'histoire du rock. Néanmoins, ce type de musique a encore du mal à être considéré comme pouvant faire l'objet d'une attention académique et je me souviens, à ce propos, de l'incrédulité d'un de mes collègues lorsqu'il entendit que l'on dispensait, dans notre université, un enseignement consacré à un type de musique qu'il devait considérer comme étant peu digne d'intérêt. Une culture musicale devait jadis s'arrêter aux frontières de la musique classique et seules les formes dites élevées d'expression artistique pouvaient être considérées comme relevant de la culture. Sans tomber dans un relativisme qui considère que tout se vaut, il me semble difficile aujourd'hui d'ignorer des formes d'expressions artistiques qui ont tant marqué le xx^e siècle. Dans les arts plastiques, on a sans doute été plus tolérant, peut-être même trop, et l'on a très vite intégré dans le patrimoine culturel une production qui avait radicalement mis en cause les canons de l'art. Dans la musique, cependant, on fut beaucoup plus conservateur, et seul le jazz, musique désormais assez intellectuelle, paraissait digne de reconnaissance. Les musiques dites populaires, par contre, étaient méprisées et elles n'étaient même pas considérées comme des phénomènes sociologiques méritant de l'intérêt.
- 2 Il m'a toujours semblé cependant que même en se situant sur un plan strictement musical, les mélodies des Beatles valaient bien plus que ce que l'on appelle la « musique contemporaine » dysharmonique et que n'écoute d'ailleurs que très peu de monde (en dehors des programmeurs de Musique 3 sur la RTBF). Si la poésie française ne connaît plus de Rimbaud, il me semble aussi qu'elle a surtout changé ses formes d'expression et que les poètes s'expriment aujourd'hui à travers des chansons qui augmentent sans

doute encore la tonalité des mots. Tout le monde reconnaît aujourd'hui la valeur littéraire des textes de Brassens, mais on trouve de très nombreux auteurs, y compris parmi les plus jeunes qui prouvent que la chanson française est un vrai genre littéraire.

- 3 Il a fallu attendre bien plus longtemps pour que le phénomène du rock soit reconnu comme une forme musicale digne de reconnaissance de la part des intellectuels qui semblent souvent être une guerre en retard. Fort heureusement, cette situation a changé et il existe désormais une littérature assez abondante sur un phénomène qui est autant artistique que culturel et sociologique. Une grande part de cette production universitaire est cependant anglo-saxonne alors que les textes français sur ce phénomène sont plus rares. On trouve certes, en français, des biographies ou des histoires mais leur niveau d'analyse reste assez limité. Tel n'est pas le cas de l'essai que vient de publier Claude Chastagner qui est bien une tentative de comprendre un phénomène culturel majeur de la deuxième moitié du xx^e siècle. Il me semble qu'un de ses premiers mérites est de nous rappeler que le rock n'est pas seulement un genre musical. Il a été un véritable mode d'expression, un symbole de la jeunesse, c'est-à-dire la catégorie (pour ne pas dire la classe) sociale qui est devenue la référence au cours des dernières décennies. Mais le rock est aussi bien plus que cela. Il est devenu l'expression musicale d'un mode de vie, d'un état de société, il traduit par ses thèmes et sa musique des aspirations de nos contemporains. Enfin, et *last but not least*, le rock est aussi un phénomène économique majeur. Comme d'autres formes d'expression culturelle (par exemple le pop art qu'analyse l'auteur, mais aussi dans une certaine mesure la BD), le rock est devenu un immense commerce. J'aurais tendance à ajouter que le rock est aussi étroitement lié à la technologie, dont il dépend d'ailleurs grandement car sans elle il n'est rien.
- 4 L'ouvrage de Chastagner concerne finalement un paradoxe majeur : le rock apparaît avant tout comme une forme de rébellion, de contestation, il se veut anti-conformiste, sinon révolutionnaire. Or très vite, le rock va être lié à l'argent, au commerce, au business, au pouvoir, à la consommation, en un mot au capitalisme. On est alors en droit de se demander si ce dernier développement est une dérive, une corruption ou une récupération des idéaux sincères de la première heure. Autrement dit, en devenant lié au capitalisme, le rock serait devenu corrompu. Il aurait perdu de son idéalité et de sa pureté. Ce n'est cependant pas ainsi que Chastagner voit les choses : il souligne au contraire qu'il y a une continuité entre l'esprit du rock et celui du capitalisme. Pour passer de ses formes anciennes et sclérosées qui réservaient la consommation à quelques privilégiés, le capitalisme avait besoin de sortir de sentiers battus, de rompre avec la tradition, le passé, la fixité pour encourager l'innovation, la mobilité, le détachement vis-à-vis des expressions du passé. La frénésie de ce que Lipotwestki appelle la surconsommation nécessite un individu libéré du poids des traditions. Il fallait se rebeller pour que l'on entre dans l'ère du renouvellement perpétuel qui constitue l'âme même du capitalisme contemporain. Ne pas s'attacher à des vieilles choses pour en consommer des nouvelles, voilà l'idée d'un système qui repose sur le « toujours plus » c'est-à-dire la nécessité de toujours produire plus, et dès lors de consommer plus.
- 5 Chastagner reprend ainsi les analyses de Michéa qui a bien noté que la confusion entre l'esprit capitaliste et l'esprit bourgeois est depuis longtemps surannée, même si elle continue d'alimenter certaines représentations. Le capitalisme n'est plus une entreprise conservatrice. Il ne représente plus cet ordre « conservateur, autoritaire et

patriarcal dont l'Église, l'armée et la famille étaient les piliers fondamentaux » (172). Le capitalisme a cessé de réprimer le désir et la séduction qui, bien au contraire, alimentent aujourd'hui sa production. En effet, il a besoin que la consommation soit stimulée par tous les moyens et la modération constitue un obstacle à son épanouissement. Dans le capitalisme moderne, il faut que les valeurs héritées soient contestées, haïes et transgressées. Il nécessite une humanité détachée, motivée par la seule recherche de son intérêt et de son plaisir. Il faut pour cela convaincre le consommateur de dépenser sans compter mais aussi de goûter à des plaisirs toujours renouvelés. Autrement dit, il fertilise sur le terreau de la transgression et du non-conformisme. Ces derniers deviennent en quelque sorte les valeurs dominantes et elles s'accompagnent tout aussi nécessairement du rejet des valeurs du passé, de la morale, des traditions, du sens de l'honneur et de la modération. « Une nouvelle société doit être instaurée, nomade, malléable, légère, émancipée, ouverte au changement permanent, une société déhiérarchisée, indifférenciée, sans tabou, ni prescription, sans passé ni racine » (174). L'individu doit être complètement libéré, sans attaches, libéré des préjugés, des superstitions et archaïsmes. On entre dans une ère de mobilité, au propre comme au figuré, mobilité géographique qui marque bien la rupture des attaches, de l'asservissement familial et patrimonial. Le passé n'est qu'une entrave à la jouissance que procure la rotation des produits. Le rejet du passé est donc le moyen de pouvoir jouir sans entrave, d'affirmer sa liberté.

- 6 C'est dans ce contexte que s'est développée la culture rock qui, dès ses origines, s'est également fondée sur le rejet de la famille, de la morale et du passé. Dans cette perspective, la culture rock n'est pas une forme d'opposition à l'économie libérale et elle n'a pas non plus été récupérée par cette dernière. Elle participe à ce développement du capitalisme moderne, émancipé lui aussi des valeurs bourgeoises. Ce sont des valeurs très semblables de désirs et de changement qui motivent les deux ordres (180).
- 7 Le marchand et l'artiste ne sont plus ennemis, ni même rivaux. Le capitalisme moderne repose d'ailleurs sur la créativité, l'innovation, l'inventivité, mais aussi la transgression des valeurs établies pour aller toujours de l'avant. L'art a sans doute préfiguré cette volonté d'aller au-delà. Cette symbiose est bien apparue dans le pop art, qui a vécu en marge du développement de la culture rock. Le pop art a très vite brisé les liens entre production artistique et logique commerciale. Il émanait pourtant d'une avant-garde radicale qui rompait radicalement avec les canons artistiques d'antan. On a mille fois cité les œuvres d'Andy Warhol qui fait d'un objet aussi quotidien que la boîte de soupe Campbell une œuvre d'art. Warhol reproduit également celle-ci par sérigraphie et la commercialise. John Lennon et Paul McCartney, Brian Ferry, Ray Davies et bien d'autres musiciens sont issus de ces Art Schools qui promeuvent une vision moderne de l'art. L'album le plus achevé des Beatles sera d'ailleurs confié à l'artiste pop Peter Blake, connu pour ses capacités commerciales et publicitaires comme d'ailleurs tout le pop art. Ce dernier partage avec le rock le goût du slogan, de la phrase ou du message simple et répétitif. Le pop art s'incarne dans le design et le message publicitaire. Le pop art est un moyen pour l'intelligentsia de côtoyer le populaire ; il perd vite sa prétention élitaire en devenant accessible et donc commercialisable. Le rock participe du même phénomène et ce n'est pas un hasard si en français on l'a longtemps baptisé « musique pop ».

- 8 Très vite l'esprit rebelle du rock devint une forme de conformisme car il rencontrait de moins en moins d'ennemis. On se gargarise encore aujourd'hui des réactions puritaines au rock'n roll dans les années cinquante. Mais on oublie de dire qu'elles furent le fruit d'une arrière-garde dépassée et passablement pitoyable. La culture rock ne s'opposait à l'*establishment* que par les mots. Dans les faits, elle participa au formidable essor consumériste qui caractérisa la période contemporaine. Elle ne se contenta pas de produire, elle aussi, de la richesse, elle véhiculait les valeurs nécessaires au système dont elle était une expression. La rébellion était devenue une valeur et elle rencontrait de moins en moins d'ennemis au fur et à mesure que le xx^e siècle avançait. Un révolutionnaire stalinien comme le Ché Guevara était devenu un *poster* que l'on affichait sur ses T-shirts ou sur les murs de sa chambre. Ainsi commercialisé, le révolutionnaire était transformé en icône de la liberté désirante et consumériste.
- 9 Loin d'avoir changé le monde, le rock s'est transformé en porte parole du système alors même qu'il véhicule un discours prétendument anti-capitaliste. Les historiens du rock ne retiennent généralement que cette rhétorique sans s'interroger sur son efficacité. A-t-elle transformé les jeunes en véritables révolutionnaires ? A-t-elle permis que la révolution se fasse ? Dans un sens oui, mais ce fut une révolution capitaliste qui ne pouvait plus s'accommoder de l'ordre ancien et avait besoin d'une idéologie de liberté et de consommation ouverte à tous. Le rock n'a pas permis de déloger Nixon ou Thatcher et encore moins Mao ou Mugabe (53). Son implication politique a été « naïve, immature et racoleuse », mais aussi passablement incohérente, tel John Lennon qui passait de la non-violence à l'apologie de l'IRA. C'est qu'il repose sur des idées simples, telles que la jouissance et la liberté qui sont en parfaite harmonie avec le capitalisme contemporain.
- 10 L'énergie du rock et de ses guitares n'est pas non plus, tant s'en faut, opposée à l'esprit du libéralisme, lui aussi marqué par le dynamisme et le mouvement.
- 11 Le rock, conclut Chastagner, n'est plus porteur d'une espérance commune de la jeunesse occidentale (212). Certes, mais l'a-t-il jamais été ? La ferveur collective qu'il a pu éveiller à l'écoute de *Satisfaction* ou *Let it be* n'a jamais débouché sur une véritable mobilisation. Ces chansons véhiculaient d'ailleurs une véritable idéologie individualiste. On pourrait paraphraser Marx et dire qu'il a servi d'opium (au propre comme au figuré) à une jeunesse qui, enfoncée dans le consumérisme, même quand elle rejetait ce dernier, n'avait pas vraiment intérêt à remettre en cause un système qui lui avait procuré une telle puissance. La jeunesse occidentale avait peu de raisons de se rebeller :
- ce qu'elle éprouve, c'est plutôt la joie et l'ivresse que donnent le nombre, la puissance et la beauté. Le son du rock et ses lumières, son énergie et son impatience et ses exigences, sont, plutôt que le signe de la faiblesse et de l'assujettissement de la génération qui le porte, la marque de sa puissance triomphante, de sa capacité à envahir l'espace économique et culturel du monde occidental (42).
- 12 La culture rock a instauré une multiplication d'idoles, « sans raison et sans but, qui font le lit du règne de la marchandise, de la tyrannie de la mode et de la frustration inévitable qui en résulte » (227).
- 13 Le rock a ainsi contribué à favoriser l'« ère du vide » dont parle Lipowetski. Le rejet du religieux de la part de la jeunesse occidentale participe à cette entreprise de perte de sens et de valeur. Or, souligne Chastagner, la morale chrétienne constituait « l'ultime garde-fou » contre la marchandisation. L'idéal antireligieux libertaire est le parfait

complément de l'idéal libéral, notamment par son refus des tabous et des contraintes et sa soif de liberté, principalement individuelle.

- 14 Il faut d'ailleurs peut-être rappeler ici que sans le libéralisme et sa formidable capacité inventive et technologique, le rock n'existerait même pas. Car ce n'est pas dans les dictatures liberticides que l'on aurait inventé et développé la guitare électrique et toutes les innovations technologiques qui ont permis ces sons nouveaux. La culture s'est d'emblée engouffrée dans cette technologisation croissante, alors même que ses textes, plutôt rudimentaires, pouvaient critiquer.
 - 15 Erudit, critique, le livre de Chastagner s'impose sans aucun doute comme un incontournable de l'Histoire culturelle ou des *cultural studies*.
-

INDEX

Thèmes : Recensions

AUTEUR

ROBERT DELIÈGE

Université de Louvain-la-Neuve